

# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



**Un salon du harem du Sultan du Maroc en 1930**

N°95 – Mars 2019

cliquer sur un auteur ou u N° de page pour accéder au texte

## **Sommaire**

### **Éditorial**

La Rédaction.....5

### **Les chemins de mémoire**

Souvenirs algériens - Attractions et distractions-1842

*Odette Goinard*.....6

### **Les chemins de mémoire**

Pratique des harems marocains

*Odette Goinard*.....13

### **Les chemins de mémoire**

Madame A.R. De Lens et *le Harem entr'ouvert*

*Annie Krieger-Krynicky*..... 22

### **Écrivain public**

Ammbeur la favorite

*Madame A.R. De Lens*.....26

### **Écrivain public**

La mort de Mouley Abd Es Selem

*Madame A.R. De Lens*..... 40

### **Écrivain public**

Pourquoi Nemours ?

*Annie Krieger-Krynicky*..... 42

## **Écrivain public**

Escale en rade de Nemours

*Pierre Louÿs*..... 45

## **Les chemins de mémoire**

Les travaux et les jours

*Annie Krieger-Krynicky*..... 55

## *Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



# Éditorial

## La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous ouvrons ce numéro de printemps de la revue avec une présentation des jeux et divertissements en Algérie en 1842 par Odette Goinard. Nous poursuivons avec l'évocation de la magie du printemps... Magie blanche mais aussi magie noire avec les rites et les procédés de sorcellerie en Afrique du Nord, vers 1919. Ces procédés magiques, qui étaient connus dans les terres bocagères, normandes ou berrichonnes, si l'on en croit George Sand et Barbey d'Aurevilly, et même jusqu'à nos jours d'après les sociologues.

Magie exercée aussi par la femme, idole ou objet du désir. Pierre Louÿs en ressentit personnellement la séduction durant son séjour à Alger, à Fontaine Bleue, dans le quartier de Mustapha; sensible aussi aux sortilèges du pays : De sa villa mauresque, il décrit les enchantements « des roses, des aloès, deux chiens et un chat. Deux terrasses d'où l'on voyait tout Alger, tout Mustapha, le Djurdjura neigeux et la baie et toute la mer ... ». Mais il conte aussi toute la cruauté du sort abattue sur la femme précipitée de son piédestal.

L'illustration de la couverture : une photo rarissime de 1930 prise dans un harem princier du Maroc. Ces femmes, richement parées, entourées de musiciens, auraient pu figurer parmi celles visibles au Musée d'Orsay, dans l'exposition *Le Modèle Noir*, de Géricault à Matisse, représentant la diversité dans l'art et la société.

La Rédaction



## **Souvenirs algériens - Attractions et distractions-1842**

**Odette Goinard**

**Nous référant aux souvenirs de Joseph François Aumerat, évoqués dans un livre paru en 1898<sup>1</sup> , nous pouvons donner un aperçu des distractions offertes à Alger dans les premiers temps de la période française. Bien qu'il n'existât à l'époque aucune organisation pour distraire les premiers arrivants de cette nouvelle Algérie, il y avait néanmoins quelques possibilités de loisirs.**

### **Le Théâtre**

L'État avait fait construire un théâtre pour la ville d'Alger. Il s'agissait d'une salle contenant environ 700 personnes. Elle avait sa principale entrée dans la rue de l'État Major et donnait aussi dans la rue du Soudan. Elle fut transformée plus tard en école primaire tenue par les Frères de l'École Chrétienne.

Une troupe française alternait avec une troupe italienne. On y jouait l'opéra-comique, le drame et le vaudeville. On applaudissait le ténor Berlon et sa charmante jeune femme, tous deux excellents chanteurs.

**1Ed. Imprimerie Nationale Mauguin. Blida 1898.**

Le directeur du théâtre, Honoré Curet, décédé peu de temps après son ouverture, fut remplacé par sa veuve, devenue par remariage Madame Duprat, qui en conserva la direction. Celle-ci était la sœur de Lucien Désormes, compositeur de musique, très populaire.

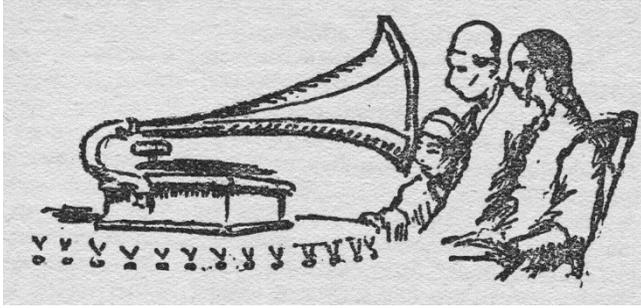
Un petit théâtre dit « Théâtre Mayeux » était situé dans une des baraques de la place du Gouvernement. Son directeur se nommait Remond, dit Mayeux. On y rentrait moyennant 0,50 centimes et l'entrée donnait droit à une consommation. Pour 1 franc on pouvait occuper une place dans une loge.

Le répertoire n'était pas très varié. On jouait des pièces dans le genre *Les Fureurs de l'Amour*, *La Foire de Saint-Laurent*, *Casque en cuir et pantalon garance*. Offenbach n'avait pas encore créé le genre de l'opérette.

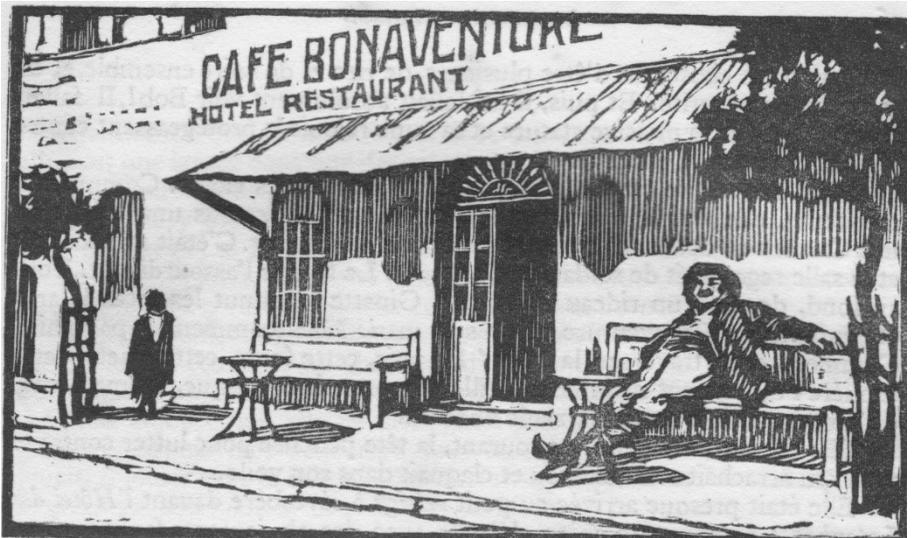
Deux ans plus tard, ce théâtre fut brûlé lors de l'incendie de la Djenina.

### **Les cafés-concerts**

Appelés « cafés-chantants », ils étaient au nombre de quatre. Un dans la rue de Chartres, un autre rue Bab-el-Oued, un troisième rue Bab-Azoun, et enfin, le plus renommé de ces établissements, le café de La Perle , au premier étage de la galerie Duchassing dont les fenêtres donnaient sur la Place du Gouvernement et la rue Bab-Azoun. Ce café était très fréquenté par les élites de l'époque. L'orchestre était dirigé par un excellent violoniste du nom de Sulot et plus tard par Maurin.



**Les plaisirs du gramophone**



**Café Bonaventure ; bois gravé de Ch. j Hallo**

Ce café fut transformé plus tard en un véritable théâtre sur le Boulevard de la République. Mais il fut consumé par un incendie. Sur son emplacement fut élevé le Crédit Foncier.

Le Directeur de La Perle, Emmanuel Mickreditz, décédé en 1889, riche et considéré, fit un grand nombre de legs en faveur des personnes avec lesquelles il avait eu des relations.

### **Les cafés maures**

Les amateurs de couleur locale pouvaient fréquenter les cafés maures. Il y en avait une multitude dont le plus riche et le plus curieux était le Café de Constantinople. On y voyait des Maures et des Arabes étendus sur des bancs, fumant et buvant du café sans sucre et jouant à des jeux assez analogues à des jeux d'échecs et de dames, le tout agrémenté d'une musique locale.

Les mauresques chantaient dans les cafés des mélopées arabes, accompagnées de musiciens maures, pinçant de la guitare, de la derbouka et de la mandoline. Des danseuses sans voile exécutaient des pas ou plutôt des pantomimes monotones.



**Musicien ; bois gravé de Morin-Jean**

L'indigène se récréait. Il avait ses bals et la danse du ventre.

Il y avait aussi des théâtres où l'on représentait des ombres chinoises avec une grande perfection.

Ceux qui avaient du goût pour des spectacles obscènes pouvaient se distraire aux représentations de Garagouss. Celles-ci, très couleur locale, particulièrement obscènes, furent supprimées en 1843 par le comte Guyot, alors directeur de l'Intérieur.

### **Les lupanars**

Les lupanars européens et indigènes étaient nombreux. Les premiers, dans les rues Sidi-Ferruch, les seconds disséminés dans les rues de la Kasbah.

On ne se cachait pas pour s'y rendre. On était censé étudier les mœurs du pays, la langue arabe, que presque tous les jeunes gens de l'époque faisaient en sorte d'apprendre.

### **Les promenades**

Les voitures de place étaient rares. Les corricolos n'étaient guère plus nombreux. Les tramways n'existaient pas encore, pas plus que les bicyclettes. Mais les chevaux ne coûtaient pas chers, et comme les jeunes gens étaient presque tous cavaliers, c'était sur une monture arabe qu'on se rendait, soit au Jardin d'Essai, soit à El-Biar, à la Pointe Pescade ou au Ravin de la Femme Sauvage, ainsi nommé à cause d'un débit tenu par une jeune femme, qui n'avait de sauvage que le nom.

Ceux qui, le dimanche, n'allaient pas à la campagne, se faisaient un plaisir d'attendre la sortie de la messe, à l'Eglise

Notre-Dame des-Victoires, qui servait alors de cathédrale, et de se former en haie pour voir sortir les jeunes filles, Française, Espagnoles, Italiennes, ce qui ne déplaisait pas à ces dernières.

## **Les réceptions**

Le dimanche, la plupart des maisons de Mustapha et d'El-Biar regorgeaient d'invités. On était reçus, entr'autres, chez M. Couput, ou à Mustapha, chez MM Meyier et Gaubert.

On s'amusait sans trop de cérémonie à l'Amirauté, chez M. Rampal, Commissaire Ordonnateur de la Marine, chez M. Lafontaine, Commissaire Central, et surtout chez M. Schultz, Consul Général de Suède et de Norvège, dont le salon, rue de Lisbonne, était très recherché. On y dansait et on y jouait la comédie. Madame Schultz, une Anglaise encore jeune à l'époque, organisait de charmantes soirées. Elle se plaisait à recevoir chez elle ceux qui avaient des goûts artistiques, sans distinction de leur condition sociale. C'est ainsi qu'on y voyait des militaires hauts gradés à côté d'un petit employé d'un service quelconque, le Comte Guyot auprès d'un commis négociant. M. Schultz, plus âgé, n'assistait à ces soirées que lorsque sa situation officielle lui en faisait un devoir.

## **Les jeux**

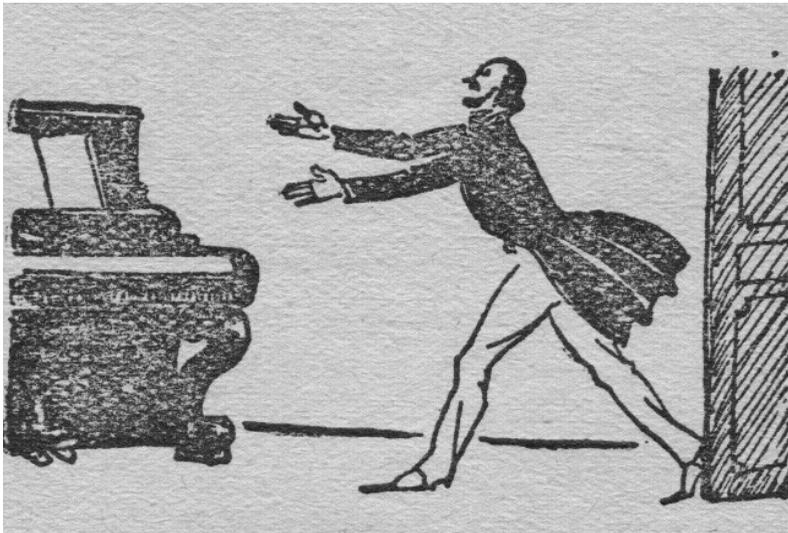
Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Maures jouaient aux échecs. La seule différence qui existait entre leur jeu et le nôtre consistait dans la manière de roquer. Ils roquaient avec le cavalier au lieu de roquer comme nous avec la tour.

Les Européens avaient eux aussi un cercle pour les amateurs d'échecs ; le siège était Galerie Duchassaing. Le président était M. Pitain capitaine d'artillerie, qui mourut lors de l'explosion de la Poudrière de l'Amirauté. M. Villate,

négociant était trésorier, et M. Favier, ingénieur des ponts et chaussées, secrétaire.

Une cinquantaine d'amateurs du noble jeu faisaient partie du cercle.

**D'après *Les Souvenirs Algériens* de M. Joseph Aumerat. Imprimerie Nationale Mauguin - Blida 1898**



**Le rappel du pianiste (1930)**



## **Pratique des harems marocains**

**Odette Goinard**

C'est sous ce titre que Mme A.-R. de Lens, avait écrit en 1925 un livre décrivant certaines pratiques des harems marocains en matière de médecine, de beauté et donnant des recettes pour faire face à des difficultés de tous ordres. Cet ouvrage a été réédité en 1999 <sup>2</sup>.

Selon les auteurs de la préface <sup>3</sup>, Mme de Lens était incontestablement l'écrivain la mieux renseignée sur ce qui se passait dans les harems. Admise dans les familles marocaines, grâce à sa connaissance de la langue et des coutumes arabes, ainsi qu'à la confiance qu'elle avait su leur inspirer, elle sut « faire parler les vieilles », détentrices de certains secrets, et recueillir non sans grandes difficultés, les pratiques conseillées pour remédier à un grand nombre de maux. Elle publia durant une année dans *Le Maroc Médical* des articles qui furent fort appréciés et finalement elle se décida à réunir dans un volume toute les connaissances qu'elle avait acquises dans ce domaine assez mystérieux.

Dans l'introduction à son étude, Mme de Lens rappelle que les Arabes, dans les temps anciens, furent des savants renommés dans les domaines des arts et des sciences.

**2 Société Nouvelle Librairie Orientaliste Geuthner, , 12, rue Vavin  
75006 Paris.**

**3 Docteurs Speder et Lepina**

Aujourd'hui, écrit-elle, « on chercherait vainement dans le Maroc entier un mathématicien, un astronome, un alchimiste, un médecin. Les grands savants andalous sont remplacés par des apothicaires, des écrivains publics (*tolbas*) qui vendent aux naïfs bédouins des amulettes et des recettes magiques. Dans leurs boutiques, les barbiers pratiquent des saignées, arrachent les dents et propagent la teigne; quelques-uns, tant bien que mal, reboutent un membre cassé.

A travers les maisons, partout où gémit un malade et se lamentent les parents, s'imposent les vieilles dont l'imagination redoutable va chercher - pour en composer les mixtures - les simples, les excréments et les poudres de métaux.

Les vieilles ! En toute société primitive, elles passent pour connaître les choses secrètes. Leurs bouches édentées dispensent les sorts et les guérisons, leurs robes sentent la magie... Ce sont les Sybille et Pythie des Anciens, les sorcières du Moyen-Age, les matrones des pays d'Orient. »

L'auteur poursuit : « Certes la résignation devient facile au fils d'Adam lorsqu'il est assuré d'avoir les soins de ces savantes vieilles. S'il geint sans discontinuer, c'est moins par impatience et douleur que pour se conformer aux usages

Car la « caïdat »<sup>4</sup> dirige impérieusement la conduite du malade et de ceux qui l'entourent.

Dès qu'un Marocain se sent atteint, de fièvre, de toux, de douleur de maladie contagieuse, il se rend au hammam et s'y purifie. Mais il n'est pas rare, malgré les bienfaits du

#### **4 Coutume, tradition.**

hammam, qu'à son retour il ne puisse plus se relever. Étendu sur ses matelas, il soupire, tandis qu'une affluence d'amis l'entourent, l'interrogent sur son état et s'exclament :

- Nous sommes dans la main d'Allah !
- Lui seul accorde la guérison !

Ils citent d'autres cas de maladies semblables et conseillent des remèdes qui réussirent étonnamment.

Et le patient, tout en geignant et en se retournant sur sa couche, scande poliment d' « Allah ! » les paroles de ses visiteurs ; prononce les formules séantes qui éloigneront d'eux l'affliction ; raconte à tous les moindres détails de ses maux. Cela, jusqu'à ce que la fièvre ou la souffrance trouble son entendement.

Les médecins chrétiens blâment ces visites. Cependant, le Marocain ne saurait s'en passer. N'est-ce pas dans l'épreuve qu'il dénombre ses véritables amis ? Laissé seul avec les siens, il aurait l'impression fâcheuse que déjà ce bas monde le fuit...

Dès que les visiteurs s'éloignent, les femmes de la maison prennent place et recommencent les mêmes questions. La matrone - la toubiba - quelles envoyèrent quérir, interroge le malade et promulgue son ordonnance, donne de minutieuses explications sur la manière de préparer les remèdes sur les soins à prendre et les paroles à proférer.

Elle-même compose certaines mixtures délicates. Dans les familles riches, elle s'installe à demeure durant le temps de la maladie ; elle y est entretenue, nourrie, et ses honoraire s'élèvent à un demi-réal <sup>5</sup> par jour, plus un caftan défraîchi,

**5 Le demi-réal vaut deux francs cinquante.**

une sebenia usagée ou toute autre gratification qu'il convient d'ajouter, lorsque le malade a guéri par ses soins.

Il faut tel remède, fait de telle et telle chose, a dit la vieille. Aussitôt une esclave s'en va au souk des apothicaires. Ils sont là, dix ou quinze boutiquiers, en leurs officines minuscules, emplies pareillement d'herbes diverses, de poudres, de graines, de serpents et de corbeaux desséchés, de pattes de hérissons, de crânes de vautours. Ce sont eux qui procureront « le scorpion tué un jeudi », le caméléon vivant ou « l'eau provenant de la neige que l'on recueille sur les montagnes », si personne, dans l'entourage du malade, n'a pris la précaution de s'approvisionner de ces choses nécessaires, lorsque l'occasion s'en présentait.

La matrone et les femmes dosent les ingrédients et font cuire le remède selon les règles, puis on l'administre au malade, il gémit, chacune lui dispense encouragements et consolations.

- Tu guériras bientôt, si Allah le veut...

Lorsqu'en fin le malade entre en convalescence et que les mauvais esprits ont été chassés de son corps, il importe de le purifier.

Les pauvres se contentent du hammam voisin. Ceux qui le peuvent vont à Moulay Yacoub.

La célèbre source sulfureuse doit son efficacité aux vertus du saint qui la fit jaillir du rocher. Elle voit défiler les mêmes êtres dolents, lamentables et ravagés, pleins de foi et d'exaltation, que les grottes de Lourdes. Ce sont teigneux, galeux, gens couverts de plaies, d'ulcères et de pustules.

Tous ensemble, ils se plongent dans les bassins et s'en vont réconfortés : A Molay Yacoub, maître du chaud et du froid, les guérira.

Par prudence, il n'est pas inutile non plus d'exorciser les démons, qui lâchèrent leur proie, mais pourraient bien revenir. Contre eux, fort heureusement, existent de très anciennes pratiques dont l'effet est infaillible:

Porter, sous le turban, ou suspendues aux vêtements, des amulettes où s'inscrivent les noms de tous les esprits.

Appeler les Gnaoua dans sa maison et leur faire conjurer les sept démons principaux - les Soudanais ont commerce habituel avec eux.

Égorger un bouc noir aux génies des sources voisines.

Et telles autres pratiques dont les « tolba », qui siègent sur les places publiques, indiquent les règles pour trois à cinq pesetas, suivant leur science et la fortune du consultant. Connaisseurs de pareils arcanes, ces guérisseurs sont modestes dans leurs exigences. Il est vrai que le client, rendu à la santé, leur marquera sa reconnaissance par l'octroi d'une « tchamir » ou une « ferajia » de cotonnade.

Les simples d'esprit et les superstitieux recourent volontiers à eux, car - plus encore que celles des matrones - leurs prescriptions fraternisent avec la magie.

Néanmoins, il est avéré que, seules, les vieilles possèdent le savoir et les secrets efficaces.

\*\*\*\*\*

Les innombrables conseils des matrones, des tolba, des apothicaires et des amis ont ceci de consolant que, par leur

multitude, ils laissent toujours place à l'espérance. Tour à tour, si la guérison tarde, le malade entendra vanter trente traitements, tous étonnants, tous divers.

Il y a pourtant un point sur lequel s'accorde son entourage : C'est le grand danger de recourir aux médecins européens. Chacun cite des anecdotes concluantes : le malheureux auquel un toubib ne permit que des pommes de terre et qui mourut d'inanition, lui dont la faiblesse aurait nécessité de fortes nourritures ! Ceux dont les chirurgiens ouvrent le ventre ! Les femmes qu'ils accouchent avec des instruments en acier !

Cependant le malade, s'il est instruit, s'il a fréquenté des Européens, réclame l'assistance de ces étrangers qui ont étudié dans les livres et dont quelques-uns vantent la science et la perspicacité. Les femmes ne cèdent à son désir qu'à la dernière extrémité, malgré elles, parce qu'il touche à la mort, ou qu'il a su les faire taire et imposer sa volonté.

Et, lorsque le médecin est venu, toutes les résistances s'opposent à ses prescriptions. Les médicaments, passe encore - les Marocains aiment fort les remèdes - mais les soins, l'hygiène, les régimes ne sont jamais observés.

D'ailleurs, à moins que la potion ne fasse un effet immédiat, l'entourage du malade lui persuade que ce médecin ne connaît pas le mal qui le tient.

Que parle-t-il de diète et de ménagements à celui qui souffre de dysenterie, alors que la matrone déclare qu'il s'agit « d'un froid » et qu'il suffit de lui réchauffer le ventre, avec des aliments appropriés ?

Le malade hésite. Il prend la mixture préparée par la vieille en même temps que les cachets du médecin.

- L'un ou l'autre agira - pense-t-il en son âme.

- S'il guérit, il préconisera les remèdes de la matrone, et, s'il meurt, c'était écrit sur son destin.

Allah seul est durable !

C'est à Lui que nous retournerons »

\*\*\*\*\*

Nous donnons ci-dessous à titre d'exemple, quelques prescriptions, dont nos lecteurs pourraient utilement faire leur profit, à condition évidemment d'être en mesure de les observer, ce qui n'est pas toujours facile.

### **Médecine générale**

Remède contre les insomnies :

- Piler de la coriandre verte et en boire le jus,
- Mettre quelques brins de coriandre sous son oreiller,
- Se lever de très bonne heure avant que les vaches sortent,
- Emporter la coriandre, sur laquelle on a dormi, et la jeter dans une fontaine.

-

Remède contre les maladies du cœur :

- Prendre le cœur d'un mouton noir, le passer dans du goudron, le saupoudrer de sandaraque pilée, et le manger. Recommencer trois jours de suite.

-

Remède contre les étourdissements :

- Celui dont « le Père du tournoiement s'est emparé », doit écraser des punaises, en respirer longuement l'odeur ; mettre de l'eau sur son front ; faire brûler du sucre dans le brûle-parfums et s'en embaumer, puis il ira se placer devant un âne en disant :

O Allah le plus grand !

Est tombé, Père du tournoiement !

Il est parti dans l'âne.

Remède contre les maux d'yeux :

- Lorsque l'œil devient rouge il faut appeler une esclave noire - de préférence une hartania - qui a une fille à la mamelle. Elle fera tomber quelques gouttes de son lait sur l'œil malade.

### **Soins de beauté**

Remède pour engraisser :

- Rouler une livre de lavande avec une livre de farine et faire cuire comme du couscous. Mettre à sécher au soleil et en manger pendant quarante jours.

-

Remède pour blanchir le visage :

- Mâcher des amandes d'abricot, en étendre la pâte sur le visage et passer ainsi toute la nuit, se laver le matin à grande eau.

Remède pour embellir les yeux :

- Piler de l'alun et y mêler le jus d'un citron acide. En frotter les yeux et mettre le kohol. Ce remède est extrêmement cuisant, mais il donne beaucoup d'éclat au regard.

Beauté des dents :

- Piler de la noix de galle, de feuilles de chêne-liège et de l'alun. Faire chauffer un petit morceau de viande de bœuf, le rouler dans cette poudre et s'en frotter les dents.

-

On peut aussi savoir comment :

- soigner les maladies infantiles et celles des femmes,
- lutter contre la stérilité,
- ne plus avoir d'enfant,
- guérir un mari qui bat sa femme,
- lutter contre les calamités : pluies, sécheresse.

Autant de conseils pertinents de nature à améliorer les conditions de vie.



## **Madame A.R. De Lens et *le Harem entr'ouvert***

**Annie Krieger-Krynicky**

Madame A.R De Lens dont Odette Goinard nous a présenté les connaissances anthropologiques à partir d'un essai, les a aussi utilisées dans une œuvre romanesque moins connue. Dans son *Harem entr'ouvert* (Calmann- Lévy, 1919 ) , elle se fait conteuse à partir des confidences de femmes libres ou esclaves, recluses des harems de Tunisie ou du Maroc qu'elle fréquentait. A Tunis, elle habitait le Dar ben Fridja, très oriental par son architecture et son ameublement, ce qui déconcertait ses visiteuses, voilées, qui pensaient découvrir l'ameublement Louis XVI très en vogue à l'époque de l'Afrique du Nord à la Turquie plutôt que des coffres peints, des cuivres et des tapis locaux. Elle sillonnait aussi la ville, notamment la place Halfaouine pour planter son chevalet. Dans sa nouvelle *Les Désenchantées de Tunis* , reprenant le titre du fameux roman de Pierre Loti, elle peint le fossé entre l'Istanbul modernisé de l'époque et la société plus traditionnelle et patriarcale de Tunis dans laquelle deux femmes turques, épousées par des Tunisiens, avaient été projetées. L'une des deux amies, devenue veuve, ne put y tenir et repartit pour Istanbul. Isolée, l'autre Turque, mariée à un mari , cruel et volage, se pendit de désespoir. Une autre de ses modèles, Najma, a été l'élève d'une institutrice française. Son frère est interne des hôpitaux à Paris. Sa sœur est mariée au directeur d'un journal connu la *Zorah*. Elle a voyagé avec son mari à Vichy, Paris et en Italie, se dépouillant sitôt embarquée, de ses voiles et vêtue comme l'Européenne la plus élégante. Mais cela ne

l'empêchera pas, lorsqu'elle se découvrira trompée par son mari, aidée par ses servantes de faire appel aux recettes de magie les plus archaïques. Dans le récit *Ammbeur* ( *Ambre* ) *la favorite*, tiré de la deuxième partie du livre, ou *Mœurs Marocaines*, dédiée au général Lyautey, elle évoque une pratique magique macabre d'envoûtement dont on laisse la surprise au lecteur. Mais elle est assortie d'un recours plus chimique attribué à une madame Lafarge. Décalage qui ne surprend pas lorsqu'on se réfère au fameux livre *L'œil du sorcier* de Philippe Alfonsi et Patrick Pernot qui parlaient des sortilèges utilisés, en 1973, pour anéantir un rival ou son bétail. La protection, conseillée contre les mauvaises ondes, étant de s'enfermer dans sa voiture, faisant office de cage de Faraday ! Ou encore, au même moment Jeanne Favret-Saada qui écrivait sa *Sorcellerie dans le Bocage*. Dans le passé, cette même Normandie fut évoquée, dans ses aspects diaboliques, par Barbey d'Aurevilly. Le Berry fut décrypté par George Sand, dans son roman le plus célèbre, *La Petite Fadette* : « Toute fadette a son fadet » ! Ces aspects de son œuvre littéraire et en particulier ses *Légendes Rustiques*, ont même fait l'objet d'un article d'un anthropologue, Henri Claessens : *George Sand et le Folklore* (in *Revue Anthropologique* 1937-1938 ).

La magie blanche ou noire ne connaît, en effet, aucune barrière , ni spatiale ni temporelle ...

---

## **Lexique des termes utilisés dans les contes de madame De Lens**

Ammbeur, ambre ; Adoul , employé ; Azraël , l'Ange de la mort ; cadî, notaire ; dfina, robe de dessus en mousseline ; harira , soupe ; kaelkhall, bracelet de cheville ; Karaouine ,

mosquée et université de Fez ; rahj, arsenic ; sakkar, enfer ; Tasnim, source du paradis

## **Commentaires de la photographie de couverture :**

Un salon du harem du sultan

Ces femmes, étant esclaves, ne sont pas surveillées. Elles ne manquent de rien et un musicien charme leur temps.

C'est un reportage curieux qu'a fait l'explorateur Cari von Hoffman au Maroc. En se déguisant en femme, et avec la complicité d'une femme véritable, il a obtenu l'autorisation de pénétrer à l'intérieur du harem du sultan du Maroc, où il a réussi à prendre des photographies. C'était la première fois que semblable tour de force d'indiscrétion était réalisé.

Carl von Hoffman a ainsi pu prendre quelques photographies des favorites du sultan que nul n'a le droit d'approcher dans leur harem, où elles vivent désœuvrées, mais choyées, si l'on en juge par les bijoux de certaines d'entre elles.

Les femmes du sultan sont des esclaves. Elles vivent dans le gynécée où elles ne sont pas surveillées. Comme présence masculine, elles ont juste le droit de recevoir la visite d'un musicien qui vient, de temps à autre, charmer leur oisiveté. Elles écoutent surtout, car leur repos incessant les incite à la paresse. Parfois, les plus jeunes se mettent à danser, tandis que les vieilles chantent pour les accompagner. L'existence s'écoule ainsi sans joie, mais sans souci : les femmes du sultan sont enviées par leurs compatriotes, qui seraient peut-être vite lasses d'une vie aussi monotone. « Toujours du bonheur n'est pas du bonheur », disait Voltaire, mais cette vie recluse est-elle vraiment une forme de bonheur ?



**Favorite du harem**



**L'heure des rafraîchissements au harem**



## **Ammbeur la favorite**

**Madame A.R. De Lens**

Celui qui verra Ammbeur sera ensorcelé, car sa chevelure noire et soyeuse recouvre ses épaules; ses yeux sont langoureux comme ceux de la gazelle; ses lèvres rouges s'ouvrent dans un sourire sur une rangée de perles, et ses sourcils ressemblent aux noun tracés par un habile calligraphe. Elle est fine et brune, d'un brun exquis se rapprochant de la couleur ambrée. Ammbeur, tu es bien nommée... Celui qui te possédera, ses blessures guériront, ses tourments seront oubliés... A ton poignet est un tatouage délicat; tes membres sont de beaux cierges lisses et les seins font saillie sur ta jeune poitrine, telles les pommes des pays chrétiens.

Ammbeur est une rose épanouie dont nul encore n'a froissé les tendres pétales. Déjà Oum Keltoum et Mina, ses compagnes d'enfance, ont quitté la demeure paternelle au milieu du brillant cortège des noces. Ammbeur s'est réjouie, sans les envier, car elle sait que l'esclave n'est pas destinée au lit d'un époux... Elle ignore seulement si le maître l'appellera un soir auprès de lui, ou si elle est réservée à l'inexpérience de Si Mohammed, le fils aîné, dont la quatorzième année s'accomplira au Ramadan. Elle se confie en son Dieu, elle vit insouciante et joyeuse...

Un hôte est entré dans la maison : Si Driss el Bagdadi vient de Fez ; on dit que des affaires importantes l'appellent à

Rabat, où il veut s'installer, et le maître en témoigne une grande joie, car Si Driss est l'ami cher de sa jeunesse, alors qu'ils étudiaient tous deux à Karaouïn ...

Il l'a installé dans la plus belle salle du menzah, et les femmes s'ingénient chaque jour à cuire des repas succulents pour celui qui honore leur demeure. Lorsqu'il traverse le patio, elles laissent retomber en hâte les rideaux de leurs chambres afin de n'être point aperçues, mais leurs yeux curieux épient Si Driss à travers la mousseline, et elles interrogent avidement les esclaves qui servent les repas au maître et à son ami...

Si Driss la contemple avec des yeux d'extase, et, bien qu'il s'observe et dissimule, elle devine constamment le regard de l'hôte glissant vers elle... Toute sa jeunesse a frémi à cet appel muet; Ammbeur pense si longuement à Si Driss que la nuit lui apporte des rêves voluptueux...

Le maître la fit appeler.

- Tu vas nous quitter, lui dit-il, car je t'ai donnée à Si Driss el Bagdadi, mon ami. Sa maison' est restée à Fez, il lui faut une compagne et tu lui plais... sois douce et travailleuse chez lui comme ici; je n'ai jamais eu à me plaindre de toi, il en sera de même pour ton nouveau maître, s'il plaît à Dieu!...

Elle eut des esclaves et des bijoux, des robes de brocart aussi somptueuses que celles d'une épouse de caïd, des plateaux d'argent chargés de verrerie pour le thé, des coussins brodés par les plus habiles mouallemat, une machine chantante, et des pendules à carillons... Elle se promenait indolente et oisive à travers son jardin aux arcades festonnées, épiant les oiseaux, cueillant des fleurs pour les mêler à sa chevelure, s'amusant, avec les négresses, d'un insecte ou d'une goutte d'eau. Elle était douce et d'humeur

égale, toujours prête aux caresses, ne se disputant avec aucune femme, ne demandant jamais à sortir ni à monter aux terrasses. Et Si Driss la comparait en pensée à ses épouses de Fez, dont les voix furieuses, les revendications et les doléances affligeaient perpétuellement ses oreilles...

Il en fit son épouse par contrat devant le Cadi, après la naissance d'un fils, et la sebenia des noces n'était pas encore usée lorsque l'enfant mourut. Ammbeur sut ne pas importuner Si Driss de son chagrin qui s'évanouit rapidement dans la joie inespérée d'une situation légitime. Elle n'avait pas profité, pour y atteindre, de l'empire qu'elle exerçait sur son maître, ainsi que le font tant d'esclaves favorites, car l'amour de Si Driss lui suffisait et elle n'était point ambitieuse. Mais le Seigneur la comblait de ses bienfaits; elle en ressentait une joyeuse fierté.

Deux ans s'écoulèrent ainsi, pleins de félicités, au cours desquels Si Driss el Bagdadi régla les affaires qui l'avaient appelé à Rabat. Rien ne l'y retenant plus, il avait hâte de retourner à Fez, dans la maison de ses ancêtres, dont il parlait toujours avec attendrissement.

- Certes, - disait-il à Ammbeur, - tu n'y trouveras pas un riadh plein de fleurs, ni des chambres blanches et neuves comme ici. Cette demeure est dans ma famille depuis plus de quatre cents ans... J'en possède encore l'acte de vente signé par les adoul du cadi Abd el Latif Bel Jiehd. Mais les pièces y sont fraîches, et tu pourras monter chaque soir à la terrasse, car elle est disposée de telle sorte qu'on ne l'aperçoit pas de la rue.

Il tâchait de tracer à Ammbeur une image séduisante de sa future existence. Pourtant, il n'était pas sans crainte en songeant à ses autres épouses et à la façon dont elles

accueilleraient la nouvelle arrivante. Les querelles de Maléka et d'El Batoul avaient assombri sa vie; elles étaient toutes deux d'humeur jalouse, acariâtre et criarde, mais il ne voulait pas les répudier, car elles lui avaient donné plusieurs enfants, et il se souvenait de sa propre jeunesse livrée à la négligence d'une étrangère...

Malgré l'amabilité de ses hôtes, Ammbeur se sentait de plus en plus triste et dépaysée, La dernière journée du voyage augmenta son angoisse; elle ne put retenir ses larmes lorsque Fez apparut dans le lointain, et elle les dissimulait à son époux derrière ses voiles en prétextant une grande fatigue.

La cité de Mouley Idriss somnole au milieu des montagnes, telle une perle dans sa coquille ; les minarets émaillés d'émeraude et les peupliers fusent, très verts, au-dessus des terrasses ; l'Oued scintille parmi les prairies et les arbres, et la vallée s'ouvre vers l'Ouest, immense, brûlée de soleil. Mais Ammbeur ne voit que les maisons entassées, jaunes et grises, farouchement étreintes par une ceinture de remparts formidables, et son cœur est saisi d'effroi... L'automobile s'arrête aux portes de la ville, il faut descendre à mule, le long des ruelles caillouteuses, enchevêtrées, sinistres. Le soleil ne s'y hasarde jamais, on aperçoit à peine ses reflets en haut des murailles lépreuses, dont l'humidité suinte goutte à goutte. La maison de Si Driss est située au fond de Fez-Bali, on y accède par un labyrinthe tortueux et noir, entièrement voûté, où les cavaliers s'aplatissent sur leurs montures pour ne pas se heurter aux poutres saillantes. Si Driss s'arrête enfin dans la nuit... Une porte s'ouvre : c'est là, - dit-il.

Une bouffée d'air moisi, malsain, nauséabond, frappe le visage d'Ammbeur; le patio forme une sorte de puits autour duquel s'élèvent plusieurs étages. Les stucs, engorgés de chaux, ne sont plus que des yeux informes trouant les murs;

les balustrades de bois tourné se disloquent, pourries et vermoulues; les escaliers tombent en ruines, des marches manquent, les plafonds se dégradent, quelques pièces s'effondrent... L'obscurité dissimule les ravages du temps, et la splendeur des vieilles poutres sculptées, massives et brunes, des boiseries peintes, des mosaïques aux tons atténués. La fontaine, merveilleusement décorée, gémit sans cesse et l'eau débordante coule sur les dalles de marbre qui s'effritent...

Si Driss aime et respecte cette vénérable demeure où il est né; il est habitué à sa décrépitude et n'en voit pas les tares. Comme ses pères, il remet de jour en jour à la faire réparer; quelques chambres restent habitables, cela suffit... Ammbeur n'avait pas prévu, malgré ses appréhensions, une aussi lugubre prison. Les images de son riadh fleuri, aux murailles blanches, aux salles claires et neuves, se pressent dans sa tête tandis qu'elle contemple avec angoisse la sinistre cour noirâtre où elle devra vivre désormais...

El Batoul et Maléka, suivies de leurs esclaves, se sont précipitées à la rencontre des arrivants. Elles entourent Ammbeur, l'accablent de baisers et de prévenances. Le sourire est sur leurs lèvres et la haine au fond de leurs cœurs. Elles détaillent avec rage leur nouvelle coépouse, dont la beauté dépasse toutes leurs craintes; un serpent les mord et les torture... Comment lutter avec une pareille créature, dont les grâces ne sont certes point un présent d'Allah, mais un sortilège du démon?... Elles ont compris depuis longtemps qu'elles se perdraient en témoignant leur ressentiment à la favorite trop aimée, et Si Driss se rassure devant l'accueil imprévu qu'elles font à Ammbeur. Elles lui ont préparé la meilleure chambre, lui offrent le thé, l'entraînent à la terrasse où l'on rencontre les voisines accourues de tous les logis

environnants. Ammbeur trouve ces femmes déplaisantes avec leurs joues molles et blanchâtres, leur aspect de larves vivant dans l'ombre, leur accent grasseyant, et cette mode ridicule de porter la dfina hauttroussée sur la croupe, au lieu de la laisser tomber, comme à Rabat, jusqu'au bas du caftan.

Une rumeur s'élève des ruelles invisibles et dénonce la proximité des souks. Le chaos des terrasses et des minarets enchevêtrés grimpe à l'assaut des collines en une ruée fauve, et les montagnes semblent plus écrasantes, de ce bas-fond. Quelques rayons de soleil dorent encore les quartiers hauts de la ville, tandis que l'ombre ensevelit Fez-Bali et la maison de Si Driss...

Depuis qu'elle vivait à Fez, Ammbeur avait perdu sa gaîté. Pourtant, El Batoul et Maleka la comblaient de prévenances hypocrites; les esclaves s'empressaient à la servir; Si Driss lui revenait chaque fois plus amoureux et plus ardent. Elle n'avait à se plaindre de personne et une lourde angoisse pesait sur ses jours...

- Si tu veux, disait son mari, je te ferai construire dans le Douhl une demeure cent fois plus belle que celle de Rabat.

Les querelles avaient cessé dans sa maison depuis leur retour ; El Batoul et Maléka oubliaient leur ancienne rivalité pour s'unir contre la favorite, et les négresses partageaient la haine sournoise de leurs maîtresses. Après avoir montré à Ammbeur des visages doux comme le miel, toutes ces femmes tenaient de longs conciliabules afin de la perdre dans le cœur de Si Driss.

- Vois comme nos khelkhal sont légers auprès des siens, disait Maléka.

- Il lui a donné en secret des bracelets d'or qui valent au moins cent douros, ripostait El Batoul.

- S'il va dans sa chambre, il vole; pour venir aux nôtres, il se traîne...

- Que Dieu la maudisse et la rende stérile!

- Puisse la petite vérole trouser son visage et mettre la cécité en ses yeux!

Elles avaient essayé en vain les sortilèges les plus efficaces pour ramener à elles l'amour de l'époux. Si Driss mangeait impunément de la cervelle d'hyène dissimulée parmi les viandes, ou revêtait ses burnous soumis aux fumigations de poil de rat orphelin, sa passion ne se détournait pas d'Ammbeur.

Mon esprit s'embrouille comme les fils sur le métier du tisserand -apprenti, avouait Maléka devant l'insuccès de ses pratiques. Une vieille esclave proposa :

- Si on faisait pétrir du couscous par les mains d'un mort. A El Ksar, où j'ai vécu jadis, les femmes employaient souvent ce moyen pour ranimer l'amour des maris oublieux...

Mais il fallait sortir pendant la nuit, et les coépouses ne pouvaient s'y risquer. Elles convinrent d'habiller la négresse avec leurs vêtements, et de l'envoyer en leur nom composer le philtre infallible.

Messaouda gravit péniblement la colline où s'échelonnent les tombes; un jeune garçon la suit, portant une lanterne dont la lueur falote et jaunâtre rampe parmi les sépulcres et les herbes sèches; mais déjà la lune apparaît au-dessus des montagnes, énorme et rouge comme un cuir teint. Elle éclaire

le cimetière et le bordj massif, tandis que la ville dort dans l'ombre dense, au fond de la vallée.

- C'est ici qu'on l'a enterré ce matin, murmure Ahmed en s'arrêtant auprès d'une pierre aussi vétuste que les autres. Mais, par Allah, ô ma mère, laissons-le dormir en paix! Qui sait si Azraél n'est pas déjà auprès de lui?...

- Tais-toi, chien! - riposte la vieille, et accomplis ta besogne, si tu veux que je te compte au retour les dix douros promis.

Ahmed est un pauvre diable, il ne possède que les dents qu'il a dans la bouche ; l'attrait du gain l'emporte sur sa frayeur, et il se met à creuser la terre fraîchement remuée, tandis que la négresse murmure les incantations qui conviennent... Bientôt, le cadavre apparaît, enveloppé de son suaire. C'est un homme jeune encore, à barbe brune, dont la face, à demi rongée par un mal, grimace d'un affreux rictus sous la clarté livide de la lune.

Messaouda s'accroupit auprès du trou béant, dispose sa farine et son pétrin, puis, sans frayeur, elle tire le mort de sa fosse, et l'assied sur ses genoux.

- O ma mère ! O ma vie ! arrête-toi, il va parler... - s'écrie Ahmed, tremblant comme au jour de l'Événement.

- N'agite point ta langue et passe-moi un peu d'eau, - répond la vieille, tout en pétrissant le couscous avec les mains du cadavre, qu'elle tient dans les siennes, par derrière.

- Que Si Driss El Bagdadi, mon maître , devienne docile entre les bras de ses épouses Lella El Batoul et LellaMaléka, comme tu l'es entre les miens, répète-t-elle.

La lune s'est élevée parmi les étoiles, et Messaouda remarque avec crainte le dôme de Moulay Idriss qui surgit lumineux et verdâtre au-dessus de la ville noire; elle y voit un mauvais présage, la terreur envahit son esprit, le froid du cadavre la pénètre, la face paraît s'animer sous les reflets lunaires, et soudain, le corps, gonflé par des gaz tressaille sur elle avec un bruit sinistre...

L'esclave, que l'épouvante a glacée jusqu'au cœur, repousse brusquement son lugubre compagnon et s'enfuit à travers les tombes, mais ses vieilles jambes fléchissent, elle bute contre une pierre et s'affaisse... Ses lèvres, dont aucun son ne peut sortir, s'agitent en invocations désespérées. Elle se croit morte et prête à paraître devant le Seigneur Terrible, pour subir le châtement. Le démon s'approche d'elle sous la forme d'un animal aux yeux ardents, un souffle chaud brûle son visage, le feu du sakkar est allumé pour elle...

Au mouvement d'horreur qui la convulse, un chacal se sauve dans la nuit; la vieille, redressée sur son séant, jette une longue clameur sauvage.

- Où es-tu, ma mère Messaouda ? - répond enfin la voix d'Ahmed.

- Viens, je lui ai rendu la paix du tombeau, et j'emporte le couscous.

- Tu me payeras mes douros, mais, par ma vie ! je ne recommencerais pas cela pour en gagner cent autres...

Si Driss mangea le couscous et le trouva excellent, puis, insensible aux caftans neufs et aux maquillages de ses vieilles épouses, il rejoignit Ammbeur dans sa chambre et passa auprès d'elle une nuit fort amoureuse, car le souper avait été relevé de nombreuses et savantes épices...

La déconvenue d'El Batoul et de Maléka fut extrême. Elles s'étaient disputées les jours précédents pour savoir à qui le mari rendrait d'abord ses faveurs, et, ne parvenant pas à s'entendre, elles avaient décidé de s'en remettre à la volonté d'Allah... Néanmoins, chacune avait rehaussé sa parure de tous les artifices propres à attirer l'attention de Si Driss, et comptait détourner sur elle seule les effets du sortilège. Elles ne pouvaient comprendre qu'un tel philtre restât impuissant... Elles regrettaient aussi les douros partagés entre Ahmed et Messaouda, et se les reprochaient avec une mutuelle aigreur.

- C'est toi, disait Maléka, qui as conclu ce sot marché.
- O Allah! le mensonge sort de tes lèvres, car tu leur as toi-même remis ces dix douros.
- Pouvais-je faire autrement que de leur payer le prix que tu avais promis ?
- Tu n'as même pas attendu de savoir si le couscous était bon.
- Je tiens ma parole mieux que toi, fille de peu.
- Tes injures ne m'atteignent pas, mon père était caïd.
- Lui, caïd !... caïd de sauterelles !

Les querelles emplissaient de nouveau la maison, Si Driss, lassé par leurs cris, ne songeait même plus à leur faire la « Part de Dieu ». Leur haine contre la favorite s'en accrût, et leurs visages se firent plus blancs à mesure que leurs cœurs devenaient plus noirs... Il fallait se débarrasser d'une rivale qu'on ne pouvait vaincre... Un matin Messaouda désireuse de réparer son insuccès, dissimula une mixture d'herbes et de cheveux hachés menus dans la harira d'Ammeur.

- Au bout de quelque temps, disait-elle, les cheveux gonfleront dans son cœur et l'étoufferont.

Les coépouses, réconciliées par leur péché, épiaient anxieusement les, résultats du maléfice. Et, de fait, Ammbeur dépérissait, minée par une mauvaise fièvre. Elle n'avait plus de goût pour aucune chose, elle ne songeait même plus à se parer et portait des caftans salis et déchirés.

Il y eut des noces dans la famille et elle ne voulut pas s'y rendre !... Le moindre effort lui arrachait des gémissements...

- O Prophète! O Mouley Idriss !... que je suis lasse !... O mon malheur !... Mes os sont devenus plus mous que le beurre d'été !... O Allah !... O mon destin !

Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, se dilatent étrangement, ses jambes, enflées, ne la portent plus; sa faiblesse est telle qu'elle ne peut même plus monter aux terrasses et traîne des jours lamentables dans la maison humide et pleine d'ombre.

Si Driss en a l'esprit perdu, il ne voudrait pas la quitter et maudit les voisines qui s'installent chaque jour auprès d'elle et lui interdisent ainsi l'accès de sa chambre. Elles plaignent la malade et lui conseillent mille remèdes inefficaces, puis elles se mettent à babiller comme les hirondelles de murailles à l'heure du moghreb.

Ammbeur ne s'intéresse plus à leurs bavardages et se retourne sur sa couche sans trouver de repos... Le Seigneur l'a-t-il marquée pour mourir parmi ces étrangères ?... Combien Si Driss regrette amèrement de l'avoir amenée à Fez !

- Ah ! dit-il, l'air des montagnes est trop fort pour toi, habituée au doux climat de la côte. S'il plaît à Dieu tu guériras

au printemps, nous retournerons à Rabat dès que le bled aura séché.

Mais l'hiver se prolonge, interminable et froid ; la pluie tombe nuit et jour, bénie de tous, car elle promet des récoltes heureuses, et Ammbeur songe avec désespoir qu'elle n'atteindra pas la belle saison, trop lente à venir. Malgré les tendres soins de son époux, elle languit et se meurt, l'âme oppressée d'une sombre angoisse. Ce qu'elle porte à sa bouche a un goût de fiel, et elle rejette toute nourriture en des vomissements.

- Si telle est la volonté d'Allah, laisse-la jeûner quelque temps afin de purifier son corps, conseilla un « savant », ami de Si Driss.

Ce traitement parut réussir durant les deux premiers jours, les souffrances d'Ammbeur s'apaisèrent, mais sa faiblesse devint telle que l'esprit semblait prêt à quitter son corps.

- Il faut la ranimer avec du thé très fort, ordonna le « savant ».

Et les tourments recommencèrent à tordre l'infortunée sur sa couche. El Batoul et Maléka la soignent avec un dévouement exagéré ; SiDriss se repent de les avoir méconnues, et Ammbeur ne peut plus se passer d'elles. Nuit et jour, elles sont à son chevet, attentives à prévenir tous ses désirs. Chaque fois que la malade, tourmentée par une soif ardente, réclame à boire, elles préparent elles-mêmes du thé, sans épargner le sucre, et elles y mêlent traîtreusement un peu d'une poudre jaunâtre achetée au souk, que l'on nomme rahj, pour activer les effets de la pâte magique.

- Le thé est amer à mes lèvres, gémit Ammbeur.

Et Si Driss, qui sait le breuvage doux comme le miel du printemps, voit venir avec épouvante la séparation à laquelle il n'est pas préparé... Cette idée ne peut quitter son esprit, elle est cause de ses larmes abondantes et de ses nuits agitées.

L'état de sa bien-aimée empire de jour en jour ; des sommeils plus pesants que celui du tombeau l'accablent, dont elle sort sans retrouver son entendement. Elle dit des choses qu'Allah seul peut comprendre, et d'autres aussi qui jettent le trouble dans le cœur de son époux. Depuis longtemps, elle n'avait plus prononcé les paroles d'amour et de joie, et ce sont les souvenirs voluptueux de Rabat que le mal réveille en son cerveau. Elle tressaille, elle tend ses bras décharnés, elle appelle Si Driss avec frénésie, elle frémit d'un imaginaire plaisir... puis elle retombe épuisée sur sa couche, et il la voit se débattre dans les tourments d'une lente agonie...

Il est affligé, dément, perdu. Dieu connaît l'état de son âme! Comment pourra-t-il supporter l'absence de sa belle aux regards affolants, de celle qui fut touchée par lui seul, dont le corps est brûlant et l'haleine plus parfumée que les fleurs du jasmin et de l'oranger ?...

Mais déjà, elle s'éloigne de lui... ses yeux, ne reflètent plus aucune chose, ses membres se glacent, son souffle s'éteint... O Seigneur ! elle entre dans Ta Miséricorde !...

El Batoul et Maléka se griffent le visage à coup d'ongles et poussent des cris déchirants qui attirent tous les esclaves. Ainsi mourut Ammbeur, épouse trop aimée de Si Driss El Bagdadi, selon ce qui était écrit sur le livre de sa destinée.

(Meknès. — Décembre 1917.)



**Fez par Pontois**



## La mort de Mouley Abd Es Selem

### Madame A.R. De Lens

- J'aurais trop peur, répondit Lella Kenza, on dit que vos médecins ont des instruments en acier... Du reste, chez nous, les vieilles connaissent des remèdes excellents.

- Sans doute, répliquai-je avec un manque de conviction qui ne put échapper à mon amie.

- Par notre Seigneur Mohammed, Envoyé d'Allah ! elles sont plus malignes que tu ne le crois. Sais-tu ce qui est arrivé à Zohra Bent Othman EzZayani ?

- Je ne connais même pas son nom.

- C'était une jeune fille d'une bonne famille de Fez, jolie comme le printemps, et pleine de pudeur. La seconde femme de son père en était fort jalouse. Or, voici que le ventre de Zohra se mit à enfler, à enfler, à s'arrondir... et elle souffrait comme celle dont le mois est échu... La femme disait à tous :

- Voyez cette éhontée, cette chienne, fille de chienne, elle n'a pas attendu ses noces pour enfanter. »

- Zohra pleurait sans comprendre pourquoi le Seigneur lui infligeait cette honte, car elle sentait remuer dans son sein et se croyait elle-même enceinte, malgré son innocence. Mais une vieille femme à qui elle se confia lui dit :

- Ce sont les fruits de la méchanceté que tu portes, et non ceux du péché. Celle qui te hait a dû te faire manger dans le couscous des œufs de serpent. Ils ont éclos par la chaleur de ton corps; les petits s'y trouvent bien et y grandissent.

Zohra disait :

- O ma mère, qu'arrivera-t-il ? Les serpents finiront par me tuer !... »

Alors, la vieille, la démonsse, eut une idée, - ces vieilles connaissent toutes les ruses ! - Elle fit manger à Zohra beaucoup de pois chiches et de poisson très salé, puis la suspendit par les pieds au-dessus d'un seau d'eau. Les serpents, que cette nourriture avait altérée, sentirent la fraîcheur de l'eau ; ils se précipitèrent pour boire. Il en sortit sept et la jeune fille fut délivrée. A présent, elle est mariée à l'Amin El Mostafad. O ces vieilles ! vois-tu, qui s'aviserait de dénombrier leurs secrets? Elles savent où le loup a caché ses petits... »

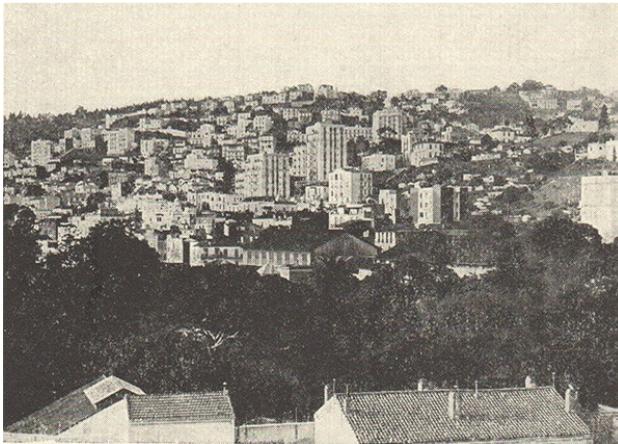
Je n'avais pas d'aussi extraordinaires récits à opposer aux siens. Pourtant, j'arrivai à la convaincre que nos médecins n'étaient pas non plus sans posséder quelque science. Mais Allah me préserve de médire des vieilles !



## Pourquoi Nemours ?

**Annie Krieger- Krynicki**

Un petit guide illustré de 1930, consacré à Tlemcen, pittoresque ville sainte de l'islam, conseillait une extension du voyage vers cette petite ville située en bord de mer, à une centaine de kilomètres et la décrivait ainsi : « Petit port, exportateur de grains, de laine, d'œufs et de bois (en particulier le sumac d'où l'on tire une teinture). Il est entouré de montagnes d'où l'on extrait du marbre et de l'onyx ; sur les pentes, des villages berbères aux toits plats, nichés le long des jolies gorges, environnés de vignes, de caroubiers... une zaouia abrite une école soufi et coranique ». Avec une plongée vertigineuse et splendide sur la mer...



**Les crêtes de la Fontaine Bleue**

Pour le replacer dans le contexte historique, le port, non loin de la frontière du Maroc auquel il avait appartenu, porte le nom du deuxième fils de Louis-Philippe, roi des Français, Louis-Charles-Philippe d'Orléans, duc de Nemours (1814-1896). Lieutenant général, il avait combattu sous les ordres du général Bugeaud à la bataille de l'Isly en 1844. Cette bataille fut décisive pour la suite de la conquête et remportée sur les Marocains qui avaient aidé Abd el Kader à trouver refuge de l'autre côté de cet oued, l'Isly, à l'ouest d'Oujda. Bugeaud avait aussi joué de la rivalité entre les tribus berbères, notamment celle des Hadar qui tenait les environs de Nemours, et les Koulouglis, descendants de Turcs et de femmes algériennes. Le guide mentionnait un proverbe berbère : « Les Koulouglis sont une race de mulets. La Gehenne ( l'enfer ) leur est réservée » ! (sic)

Pierre Louÿs connaissait bien son sujet et les lieux. Nemours constituait l'escale ultime sur la route maritime. Mellila, ville espagnole administrée par la province de Malaga, n'avait pu être abordée par les voyageurs de son conte à cause de la mer déchaînée. Il évoque successivement la petite ville Sidi Mallouk, située de l'autre côté de la frontière dans le royaume chérifien, Maginia ou Marnia Syrorum ( ancien site romain ainsi que l'indiquent des inscriptions), avec une redoute militaire, à trente kilomètres de Nemours en Algérie. Il joue aussi de son érudition de naturaliste avec les noms savants de plantes : les phylloréas, arbustes aux petites fleurs blanches ou les buplèvres (alias bufleurum), de la famille des ombellifères à fleurs verdâtres que l'on trouve, selon les botanistes moins poétiques, en abondance sur les friches ou les prairies sauvages ! Le caroubier, arbre très répandu, fournissait ses cosses pour l'alimentation du bétail. Mais il faut noter que ses graines ou caroubes , savoureuses certes, servirent longtemps aux joailliers pour la pesée de leurs pierres précieuses et en

tirèrent le nom de carat. Du sumac « cotinus », arbre originaire d'Albanie ou du Monténégro, on tire en effet une teinture jaune. Quant à l'aspect des femmes de Tlemcen ou de Nemours, aujourd'hui Ghazaouet, sur les photos du guide, sous l'amoncellement de leurs voiles de laine blanche, il suscite la curiosité mais non la passion comme pour la provocante et dénudée Djoubera, la Perle. Au point d'amener le héros à la conduire devant le cadî, magistrat ou notaire pour conclure un contrat de mariage, identique pour ses effets juridiques à notre Pacs moderne. Moderne aussi, hélas, la conclusion tragique pour la femme.



## **Escale en rade de Nemours**

**Pierre Louÿs**



**Pierre Louÿs à son piano**

M. Walter H..., dont le nom est aujourd'hui trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de l'écrire en toutes lettres, a été mon ami pendant vingt-quatre heures, un jour où nous avons failli périr ensemble.

Lui et moi, nous étions montés, sans nous connaître, sur un transatlantique de cabotage, *la Ville-de-Barcelone*, qui faisait le service des ports entre la blanche Tanger, Gibraltar et Oran. Tempête sur toute la mer. Les journaux espagnols, achetés à Malaga, racontaient l'engloutissement du plus beau croiseur de la flotte, la *Reina-Regente*, coulé bas sous une trombe de vent, avec quatre cent cinquante-cinq officiers et matelots, dans les mêmes parages. Je revois encore l'aspect de ces journaux funèbres et la liste immense des morts emplissant la première page noire, depuis l'amiral commandant jusqu'aux laveurs de sentines.

Nous partîmes le même jour, au milieu d'une fausse accalmie qui ne dura pas une demi-heure. Sitôt que le navire eut franchi la ligne vert sombre de la pleine mer, il bondit, plongea, rebondit plus haut, se coucha sur le flanc droit et frémit de toutes ses membrures comme un petit oiseau terrifié sous explosion de l'ouragan.

Une vague passa par-dessus le vaisseau et s'abattit sur lui de toute sa masse. Une autre en fit le tour. Une autre et cent autres. Toute la nuit, nous entendîmes l'effondrement des flots pesants sur le pont et ses planches plaintives. Quelquefois nous sautions sur le faite d'une lame comme un œuf vide dans le panache d'un jet d'eau, et alors l'hélice émergée tourbillonnait en l'air avec un bruit strident que sifflait la sirène au milieu de l'orage. Par moments, entre deux minutes assourdissantes, nous traversions de si profonds silences que nous pensions avoir déjà coulé. Heures incomparables de grandeur et de beauté tragique !

Le lendemain matin, quand je montai sur le pont, à la fin de la tempête, un grand Marocain brun, drapé d'un burnous blanc dont les plis s'enfuyaient au fil de la rafale, s'approcha du capitaine.

- Quand c'est n's arrivons Melilla ? Dit-il.

- A Melilla ? fit le commandant. Pas de sitôt, mon ami. Dans une quinzaine? Au prochain voyage.

- Qu'est-ce que tu dis, dans une quinzaine ? Je vais Melilla, j ord'hui.

- Oui. Eh bien ! tu iras de Nemours. Nous avons filé devant Melilla sans relâche. J'aurais coulé mon bâtiment si j'avais abordé cette nuit, par le temps que nous avons eu.

L'Arabe, de fureur, claqua des dents. Il grogna un Yekreb beïtak où toute sa colère était grondante ; puis il s'éloigna sur le pont en se tenant aux bastingages et en promenant son regard noir sur la côte de sa patrie qui fermait l'horizon à l'est.

\* \*

La salle à manger dont je poussai la porte restait vide, ou à peu près. Deux autres passagers, sur cinquante, avaient pu quitter leur cabine. C'était d'abord une vaillante voyageuse, la vieille marquise de S..., mère d'un député français que M. Jaurès combattait déjà. C'était ensuite M. Walter H... Celui-ci m'adressa la parole, avec la bonne humeur joyeuse qui succède aux mauvaises nuits de mer et qui ressemble au sourire de la convalescence.

- Je viens de passer cinq ans au Maroc, me dit-il, et je vais en Perse, par Marseille, Constantinople et Batoum. Dites-moi, aimez-vous les Arabes ?

Sur ce mot, nous fûmes en sympathie.

Walter H... avait alors vingt-neuf ans. Son visage était bruni par le soleil d'Afrique et rasé comme à Oxford, mais assez français de ligne et d'expression. Il avait couru toutes les

routes du Maroc et même un peu du Sahara. Il parlait la langue arabe avec une telle perfection que je le vis un jour, dans les faubourgs d'Oran, cerné par un groupe d'indigènes qui le prenaient pour un musulman costumé en roumi.

- Ah ! disait-il, vous ne connaîtrez les vrais Arabes que le jour où vous irez là-bas ; entre Fez et Marrakech, sous le Djebel Aïachin. Partout ailleurs, sujet des Turcs, sujet des Français, des Anglais, l'Arabe a déjà perdu la noblesse de son caractère avec son indépendance. Tripolitains négociants, Tunisiens adoucis et revêtus de soies bleuâtres, Algérois fonctionnaires ou rentiers pacifiques, les premiers de la race sont courbés sous la servitude de l'Europe ; et autour de ceux-là grouille la foule pauvre et craintive, qui se soulèverait sans doute à la bonne occasion, mais qui, jusque-là, tend la main.

- Tandis qu'au Maroc...

- Oh ! Là-bas ! Là-bas, il y a une race antique qui, depuis l'origine du monde, n'a jamais été esclave. Je crois que cela est unique chez les peuples de la terre. Là-bas survivent encore huit millions d'hommes libres, fils des grands conquérants qui, d'une seule chevauchée, galopèrent un jour de la mer des Indes au bassin de la Loire, et campèrent à peu près sur leurs positions. Ce sont les vieux Sarrasins ! Allez les voir : ils sont superbes !

Cependant, le navire s'était arrêté sur ses ancrs, dans une rade aux lignes harmonieuses ; le village de Nemours s'allongeait devant la Méditerranée, Nemours, le seul point de la terre marocaine où flotte le drapeau français, le seul vallon que le maréchal Bugeaud sut obtenir du sultan, après la victoire de l'Isly .

Nous descendîmes dans un canot qui devait nous conduire à terre. Le Marocain mécontent, que j'avais entrevu sur le pont, nous suivit et prit place sur le banc du milieu. Je le considérai : il avait laissé tomber le capuchon blanc de son burnous, et sa fine tête se dressait, portée par un cou admirable. Les traits de son visage étaient composés de tous ceux que nous estimons nécessaires à la noblesse d'une expression. Une majesté consciente flottait dans son sourcil et jetait son ombre à l'œil noir. Ses lèvres minces et ses narines attestaient sa race absolument pure.

Walter H... le fit parler. Il s'appelait El Hadj Omar ben Abdel-Nebi, caïd de Sidi-Mallouk .

Plusieurs fois déjà, au retour de Tanger, il avait gagné sa tribu par l'escale de Melilla, les sentiers du Riff et les bords de la rivière ; mais, détourné de sa route habituelle, il s'inquiétait du chemin à suivre par Nemours et Lalla-Marnie, car la grande tribu d'Oudjda n'était point amie de la sienne.

Désignant deux pistolets qui sortaient de sa ceinture jaune, je lui dis :

- Tu es armé.

Il eut une moue de mépris et un mouvement d'épaules.

- Des pétards, murmura-t-il.

A ce moment, nous abordâmes.

Et, quand nous fûmes tous trois à terre, en marche dans la vallée fleurie qui monte au sortir du village, El Hadj Omar défit un pli de son manteau blanc, prit avec précaution, presque avec respect, le coutelas qu'il tenait caché le long de sa cuisse et le présenta horizontalement.

- Ça, c'est une arme, dit-il.

Ce coutelas était long comme les deux tiers du bras. La poignée en était courte, mais solide et bien en main, sans autre garde qu'une languette de cuivre qui recouvrait le talon. La lame apparut, d'un bleu noir, habillée par les dentelles d'or de ses damasquinures fines, et toute nue au fil du tranchant.

El Hadj Omar pinça la nervure avec le bout du pouce et de l'index. Sa main fila jusqu'à la pointe aiguë, et la contourna en s'échappant, comme si elle eût passé autour du feu.

- Avec ça, dit-il encore, mon frère a tué d'un coup un homme et une femme. D'un coup du poing. C'est un bon couteau.

Un homme et une femme ? Nous voulûmes savoir l'histoire. Le Marocain hésitait. Enfin, il se laissa prier.

Nous nous assîmes sur un talus vert, dans un tournant de la vallée où les fleurs inondaient la terre une végétation prodigieuse descendait des flancs de la montagne : térébinthes et palmiers nains, phyllireas, micocouliers. Des buissons de myrtes et de lentisques et de bruyères arborescentes environnaient les jujubiers couverts de feuilles printanières. Des tamaris et des buplèvres croissaient au bord d'une eau fuyante où frissonnaient des lauriers-roses.

Et tel fut le récit que nous entendîmes dans cette vallée paradisiaque.

El Hadj Omar avait eu un frère, Mahmoud ben Abd-el-Nebi, caïd, avant lui, de Sidi-Mallouk.

Mahmoud était déjà mari de trois femmes et, depuis longtemps, il ne songeait plus à de nouvelles épousailles

lorsqu'il rencontra une jeune fille errante, et devint fou d'amour pour elle, tout à coup.

Elle se nommait Djouhera. Djouhera est un mot qui veut dire « la perle ». Elle venait des plaines de la Tunisie et portait le costume de son village : une simple tunique rouge ouverte sur le flanc droit et laissant voir le sein dans le bâillement de l'étoffe. C'était une fille de berger, si toutefois sa mère disait vrai, car on ne savait rien de clair sur elles deux, sinon qu'elles avaient l'air de deux bohémiennes mécréantes. Mais rien, sur terre ni dans les rêves, n'était plus beau que Djouhera.



**Illustration d'aphrodite ; bois gravé de CH. J Hallo - 1935**

Aussi, Mahmoud ne fut-il pas insensé, mais plutôt malheureux et maudit, le jour où il trouva cette fille sur sa route, car elle se promenait à visage découvert et chacun pouvait voir sa bouche, et n'était-ce pas assez pour le malheur d'un homme ? Il était tout naturel que Mahmoud l'emmenât d'abord pour la saisir et l'épousât ensuite pour s'en faire aimer, si Dieu le voulait bien. Mais Dieu ne le voulut pas.

Djouhera ne donna rien à Mahmoud, que son petit corps indifférent. En échange, elle obtint tout, même le divorce des

premières femmes et l'assentiment du cadî. Elle devint maîtresse absolue de son mari et de la maison. Et, lorsqu'elle n'eut plus rien à vaincre, elle porta plus loin ses désirs, voulut aussi les autres hommes.

Quels furent alors ses amants ? Et qui pourrait les compter ? Jamais la femme d'un caïd ne s'était ainsi débauchée. Elle montait le soir sur les terrasses, le visage dévoilé, la robe entr'ouverte, et si un homme l'apercevait, elle lui souriait, au lieu de s'enfuir. Les jeunes gens de la tribu connurent l'un après l'autre qu'elle acceptait toujours celui qui était là. Elle attirait le premier venu près d'une porte basse au fond de son jardin, sous les branches tombantes d'un amandier rose, et jamais on ne put la surprendre, car elle goûtait le plaisir de sa chair avec une telle promptitude que ses rendez-vous les plus tendres duraient l'espace d'une étreinte.

Or, un soir, au milieu d'un de ces frissons furtifs, Djouhera devint amoureuse.

Cela lui prit comme une puberté, tout à coup, à sa grande surprise. Un certain Abdallah, aussi pauvre qu'elle-même l'avait été jadis, un garçon qui dormait, l'été, sur la terre, et l'hiver, dans la mosquée, fut celui qui la transporta depuis la volupté jusqu'à la passion. Elle s'enfuit à cheval, avec lui.

Pendant des jours et des jours, Mahmoud chercha leur trace sans pouvoir la trouver, car la jeune femme était partie en habits d'homme et galopait comme un chasseur de lions. Si désespéré qu'il fût, Mahmoud était bien décidé à lui pardonner plutôt que de la perdre et quelque honte qu'on lui en fit, car son amour avait dispersé dans le néant tout ce qu'il y avait en lui d'orgueil.

Mais il ne savait pas qu'il dût voir ce qu'il vit.

Lorsque au terme de sa poursuite il pénétra enfin dans la chambre d'auberge où il retrouvait Djouhera, les deux amants étaient si enivrés l'un de l'autre qu'ils ne l'entendirent pas entrer. Mahmoud cria deux fois : « Djouhera !... Djouhera !... » puis, sans savoir ce qu'il faisait, il perça d'un seul geste le jeune homme sur la femme et la femme avec lui, et le plancher par-dessous.

L'homme mourut sur le coup. Djouhera poussa un cri faible, mais long comme un cri d'extase.

Elle ouvrit tout à fait ses yeux d'agonisante, tourna la tête et murmura :

- O Mahmoud, c'est Dieu qui t'envoie... Je priais Dieu de me faire mourir au milieu de ma félicité. C'est lui qui vient d'armer ta main... Oh ! Dieu ! quelle belle nuit est ma dernière nuit... Toi, Mahmoud, tu mourras dans la souffrance, dans la vieillesse et la maladie... Et moi je m'en vais dans un évanouissement de bonheur... Sois béni, Mahmoud ; sois béni, Mahmoud; sois béni...

Et plusieurs fois, elle répéta jusqu'à sa dernière haleine :

- Sois béni, Mahmoud ; sois béni, béni...

El Hadj Omar, ayant achevé son récit, tira une seconde fois du fourreau le coutelas où je crus voir, vaguement, des reflets rouges. Puis, nous reprîmes notre promenade le long de la vallée fleurie. A nos pieds, un marmot arabe agaçait dans le sable sec un petit scorpion noir, furibond et retroussé.

Sanguines Biarritz, 1903.



**Poignard Koumia**



**Aphrodite ; bois gravé**



## **Les travaux et les jours**

### **Annie Krieger-Krynicky**

A Paris, dans le cadre du Cercle Vassali - Association franco-maltese-le 13 janvier 2019, Micheline Galley, ethno-linguiste, spécialiste au CNRS de la littérature orale de la Méditerranée, a fait une conférence sur le thème de l'immigration maltese en Algérie au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous avons publié dans notre revue (numéro 93 de septembre 2018) un article qu'elle avait consacré à une famille maltese installée en Tunisie, et dans le numéro 90 de décembre 2017, une recension de son dernier livre : *Florilège de littérature orale marocaine*. Parmi ses ouvrages, signalons : *La Sibylle de l'Antiquité à nos jours*, car elle est attentive aux phénomènes du surnaturel et de leur transmission par les femmes. Elle avait déjà recueilli de la bouche d'une femme, Aouda, familière de sa maison à Alger de 1963 à 1966, six contes réunis en 2003 sous le titre *Le Figuier magique...* « Ces contes placent l'individu en présence du surnaturel ». L'auteur en tire une analyse comparative et scientifique mais laisse aussi au lecteur « le soin d'en découvrir le secret ». Avec cet idéal pour toute narratrice : « Que mon conte se déroule comme un long fil »